L'ORACLE SUR MOAB.

ÉTUDE CRITIQUE ET EXÉGÉTIQUE

SUR ÉSAÏE XV ET XVI.

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

LE AVRIL 1869, A HEURES DU SOIR

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

PAR

O. VALLETTE,

DE PARIS.

STRASBOURG,

IMPRIMERIE DE JEAN-HENRI-ÉDOUARD HEITZ,

RUE DE L'OUTRE, 5.

—

1869.

A MON PÈRE.

O. VALLETTE.

A MON CHER MAITRE

MONSIEUR AUGUSTE BOUVIER,

Professeur de théologie à l'Académie de Genève.

O. VALLETTE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE.

M. Bruch ✻, Doyen de la Faculté.

MM. Bruch ✻,
Reuss ✻,
Schmidt ✻,
Colani,
Lichtenberger,
Sabatier.
} Professeurs.

M. Reuss, Président de la soutenance.

MM. Reuss,
Bruch,
Colani.
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

L'ORACLE SUR MOAB.

ÉTUDE CRITIQUE ET EXÉGÉTIQUE

SUR ÉSAÏE XV ET XVI.

INTRODUCTION.

Le titre de notre travail en indique suffisamment le but, mais nous croyons utile de le faire précéder de quelques mots d'introduction tendant à montrer l'esprit qui a dicté ces lignes et la méthode que nous avons adoptée.

C'est par une circonstance fortuite que nous avons été amené au sujet que nous traitons. — Il s'y est joint le désir de faire partager à ceux qui nous liront l'admiration que nous ont inspirée deux beaux chapitres du recueil d'Esaïe. Loin que la critique étouffe l'enthousiasme religieux et littéraire, notre expérience nous a montré qu'elle le stimule, bien plus qu'elle peut le faire naître par la découverte de chaque vérité de détail, par chaque lumière nouvelle trouvée sur le chemin d'une étude attentive, où la critique ne se prononce que sur la foi d'une consciencieuse exégèse. L'exégèse servant de base à la critique, telle est la méthode à laquelle nous cherchons à nous

rattacher. — Notre plan primitif aurait été une division élémentaire en partie exégétique et partie critique ; mais les conclusions auxquelles on arrive sont si intimément liées à l'explication des détails, la critique et l'exégèse sont l'une avec l'autre dans un rapport si étroit et se prêtent un appui mutuel si constant, que loin de les séparer dans notre étude, nous avons dû nous astreindre à les faire marcher de front.

Ce que nous venons de dire montre assez que notre étude est indépendante de tout système dogmatique et du nôtre en particulier. — L'idée que nous nous faisons de l'inspiration canonique ne nuit en rien à la liberté de nos recherches sur l'authenticité ou l'intégrité de telle partie de l'Écriture. — Profondément persuadé que «l'Esprit de Dieu souffle où il veut» peu nous importe que l'instrument dont il lui a plu de se servir porte le nom de Jonas ou celui d'Esaïe. Nous allons plus loin: peu nous importe qu'Esaïe ait répété Jonas et ait trouvé dans les paroles inspirées d'un ancien prophète la peinture exacte des malheurs qu'il prévoyait, pourvu qu'une pareille conclusion nous soit imposée par la violence des textes et des témoignages historiques. Ce n'est qu'à ce prix, nous l'espérons, que nous renoncerions à attribuer à Esaïe ce fragment d'un groupe de prophéties qui porte son nom. Il y aura toujours pour nous dans le fait qu'une partie de l'Écriture ou qu'une collection bien déterminée de fragments porte le nom d'un auteur une présomption en faveur de son authenticité, — mais ce n'est qu'une présomption et comme telle, elle ne saurait exclure une étude sérieuse, surtout en présence des controverses soulevées par les maîtres de la science théologique.

Ceci nous amène à dire quelques mots des sources où nous avons puisé. Nous avons abondamment consulté les ouvrages de Hitzig, d'Ewald, de Knobel et de Delitzsch. M. Delitzsch a bien voulu en outre nous prêter le concours personnel de ses lumières et nous saisissons cette occasion pour lui en exprimer notre vive reconnaissance.

Indiquer les sources, c'est déclarer du même coup que la prétention d'éclairer notre sujet d'un jour nouveau n'a pas un instant abordé notre pensée. — Comme nous le disions, nous voudrions pouvoir éveiller l'attention sympathique de quelques lecteurs sur un fragment très-court, mais saisissant de la littérature hébraïque, nous voudrions avant tout nous éclairer nous-même. Telle est notre seule prétention et le but unique de ce travail.

CHAPITRE I^er^.

Exposé de la question.

L'oracle contre Moab fait partie du groupe de prophéties rassemblées sous le nom d'Esaïe, qu'on pourrait intituler : «Menaces et promesses contre les gentils.» — Ce groupe va du chap. XIII au chap. XXIII et se rattache d'une manière évidente au groupe précédent qui nous montre l'inspiration du prophète trouvant son expression la plus haute dans la belle et consolante pensée de l'établissement d'un royaume où le «rejeton d'Isaï» sera comme un étendard pour les peuples et où la connaissance de l'Eternel remplira la terre. — Ce tout si bien lié, cet enchaînement de prédictions si parfaitement ordonné, et l'idée grandiose qui en détermine la succession

sont dignes d'Esaïe. Mais il est évident que ce bel édifice tombe en ruines sitôt qu'on en retranche les chapitres sur lesquels il s'appuie, entre autres les oracles contre Babel et contre Tyr. Quoique l'oracle contre Moab ne soit pas toujours enveloppé dans la proscription dont la critique a frappé les premiers depuis Rosenmüller jusqu'à Ewald, son authenticité cependant a été niée et la critique s'est donné carrière sur le terrain de cette courte prophétie, tantôt pour en refuser la composition primitive à Esaïe, tantôt pour l'établir, tantôt pour l'attribuer à un ancien prophète. — Nous renonçons ici à exposer les opinions diverses des commentateurs d'après l'ordre chronologique. — Aussi bien faudrait-il pour cela les parcourir toutes depuis les premiers essais des réformateurs jusqu'aux résultats de la critique moderne et une pareille étude, outre le peu de données utiles qu'elle nous fournirait pour le sujet spécial que nous traitons, amènerait de nombreuses et fatigantes répétitions. Nous préférons grouper les solutions diverses proposées autour de trois noms dont l'autorité en matière critique ne sera contestée par personne, ceux de Hitzig, d'Ewald et de Delitzsch. Ces trois noms représentent à nos yeux les trois résultats principaux de la science: composition primitive de l'oracle par Jonas, Esaïe considéré comme rédacteur final, et Esaïe véritable auteur de tout l'oracle.

C'est en 1831 que Hitzig consacra un ouvrage intitulé : «*Des Propheten Jonas Orakel über Moab*»[1] à démontrer que les 15e et 16e chapitres du recueil d'Esaïe sont l'œuvre non d'Esaïe, mais de Jonas. Knobel[2], Maurer,

[1] Heidelberg, 1831.

[2] *Comment. zu Jesaias.*

Gust. Baur[1], Thenius[2] sont aussi de cet avis. Hitzig met au service de cette thèse toutes les ressources d'une logique subtile fondée sur une minutieuse exégèse. Nous n'avons pas à exposer ici toute la chaine de ses arguments auxquels la suite de ce travail nous obligera d'ailleurs à revenir. Contentons-nous d'une vue générale. La thèse qui résume tout l'ouvrage est amenée par une double série de démonstrations. Hitzig trouve dans l'Ancien Testament d'une part un prophète cité comme auteur d'un oracle qu'on n'indique pas, d'autre part un oracle transcrit tout au long sans indication d'auteur. Peut-on les rapprocher et attribuer au prophète cité l'oracle transcrit? telle est la question qui se pose et que Hitzig résout affirmativement. Voyons comment il y est amené.

Le 2e livre des Rois dit au chap. XIV que Jéroboam II recula les frontières d'Israël à partir d'Hamath jusqu'à la mer de la Plaine «selon la parole que l'Eternel avait prononcée par l'organe de son serviteur Jonas, fils d'Amittaï, le prophète, originaire de Gath-Hépher.» C'est sur ce passage que se fonde toute la première partie de la démonstration de Hitzig. Il s'agit de prouver que Jéroboam II a vaincu les Moabites, que de son temps un oracle a été prononcé contre Moab par le prophète Jonas et que cet oracle a dû avoir précisément en vue l'heureuse guerre du roi d'Israël. Et d'abord Jéroboam a-t-il réellement conduit avec succès une expédition contre les Moabites? Hitzig s'en réfère au texte des rois et détermine d'une manière plus précise les frontières indiquées vaguement par les noms de Hamath et de mer de la Plaine. Hamath dé-

[1] *Com. zu Amos.*

[2] *Com. zu Kön.*

signe la limite du Nord et n'était pas comprise dans le territoire d'Israël. La mer de la Plaine marque la limite du Sud. Mais quel est le point précis auquel nous devons nous arrêter.» C'est le Wâdi-el-Ahsa des Arabes qui séparait autrefois les deux pays de Moab et d'Edom[1]. Plus de doute: l'extension des frontières s'est faite au détriment des Moabites et l'histoire des Rois vient confirmer cette assertion. S'il en est ainsi, quoi de plus simple que de conclure à un oracle prononcé par Jonas en vue de l'expédition de Jéroboam II, oracle dont fait mention le texte même des Rois sur lequel on s'appuie? Bien plus, la forme même de cette prophétie a été celle non d'une promesse en faveur de Jéroboam, mais d'une menace contre les Moabites[2]. *En résumé, l'oracle de Jonas a dû se rapporter à la défaite de Moab par Jéroboam II, roi d'Israël.*

Ce point une fois acquis, Hitzig va plus loin et c'est ici la partie importante de son argumentation. Il retrouve l'oracle perdu de Jonas dans les 15e et 16e chapitres d'Esaïe. Il résulte pour lui de l'histoire combinée d'Israël et de Moab que jusqu'au temps d'Osias, il n'y a eu d'autre occasion pour une prophétie semblable que la guerre de

[1] Rien de plus ingénieux que la démonstration de Hitzig sur ce point. Il compare le texte des Rois avec Amos, VI, 14, où il est dit que le territoire d'Israël s'étendait jusqu'au «torrent de la plaine», נחל הערבה. Il s'attache au mot de plaine et arrive, par une série de déductions, à déterminer le seul torrent qui a pu porter ce nom.

[2] Cette double démonstration résulte d'une part de l'attitude menaçante que prenaient les théocrates vis-à-vis des Rois qui faisaient «ce qui est mal aux yeux de l'Eternel» et d'autre part du sentiment profond des miséricordes de Dieu qui leur inspirait des paroles de consolation pour son peuple. On comprend que ce devaient être non des paroles de triomphe pour Israël, mais des menaces contre ses ennemis.

Jéroboam II, à laquelle les chapitres cités doivent avant tout se rapporter s'ils sont de Jonas. L'étude seule de ces chapitres peut élucider cette question. Hitzig entre ici dans un minutieux examen des données fournies par l'oracle lui-même. Il y trouve les faits suivants : Les Edomites sont soumis à Juda [1], ce qui d'après le livre des Rois datait d'Amasia, contemporain plus âgé de Jéroboam. Notre oracle qui se rapporte à Jéroboam, suppose donc accompli un fait d'armes d'Amasia et se place tout naturellement après. Mais il y a plus : cet oracle a en vue spécialement le fait d'armes de Jéroboam car les ennemis désignés sont les Israélites et non les Assyriens, puisque les Moabites sont poursuivis pour avoir refusé de payer le tribut : or, c'est à Israël qu'ils le payaient et non aux Assyriens. Ce qui le prouve encore, c'est l'intercession demandée à Juda par les Moabites [2], intercession qui ne saurait s'expliquer qu'avec l'existence entre Israël et Juda des bons rapports politiques prouvés par le texte, impliqués dans le refus qu'essuient les Moabites de la part de Juda, et confirmés par le texte des Rois, puisque Jéroboam, loin de se montrer hostile aux Judéens, s'empara plus tard pour leur compte d'Hamath et de Damas. Tout marche donc à merveille et l'oracle que nous avons sous les yeux se rapporte trait pour trait à l'expédition du roi d'Israël. Il ne reste plus qu'à lui donner Jonas pour auteur. Cela est facile. Jonas vivait sous Jéroboam. L'oracle n'a pu

[1] Cette donnée ressort du mot כר-מושל ארץ le tribut qui revient au maître du pays, c'est-à-dire à Juda maître d'Edom...

[2] Hitzig explique la demande עשו בלהה par intercédez. Les Moabites demanderaient donc à Juda une intercession ou comme on dirait en termes de politique contemporaine, une intervention.

être écrit ni par Esaïe[1], ni par Joël[2], ni par Michée[3], ni par Amos[4], ni par Hosée[5]. Il ne reste que Jonas.

En résumé tout conduit Hitzig à cette conclusion. D'un côté un oracle contre les Moabites écrit du temps de Jéroboam et ayant en vue son heureuse campagne. D'un autre côté, un prophète, dont aucun ouvrage ne nous a d'ailleurs été conservé, et qui a écrit un oracle contre Moab se rapportant à l'expédition de Jéroboam. Autrement dit : d'une part l'oracle sans son auteur, de l'autre, un auteur sans son oracle. Il n'y a pas la moindre raison pour les séparer et Hitzig formule ainsi le résultat de ses recherches : *L'auteur des 15e et 16e chapitres du recueil d'Esaïe est le prophète Jonas, fils d'Amittaï, et natif de Gath-Hepher.*

Nous arrivons maintenant à l'exposé sommaire des arguments invoqués contre la composition de l'oracle par Esaïe[6]. L'oracle, dit-on, n'a pu être écrit par Esaïe à cause de la sensibilité dont témoigne dans cet oracle la participation aux douleurs de Moab, sensibilité qui ne s'accorde guère avec le genre d'Esaïe. — A cela s'ajoutent des raisons tirées du style. On trouve dans ces deux chapitres des idées et des tournures originales, des phrases et des expressions sans exemple ailleurs, une certaine lourdeur,

[1] Nous reviendrons plus loin aux arguments invoqués contre la composition de l'oracle par Esaïe.

[2] Pour des raisons tirées du caractère de Joël.

[3] Pour des raisons semblables à celles qui excluent Esaïe.

[4] Amos est épique. Notre oracle donne dans l'élégie, dans le lyrique.

[5] Pour des raisons tirées du langage et du style.

[6] Nous passons ici sous silence l'argumentation de Knobel qui arrive aux mêmes résultats que Hitzig. Ses arguments nous paraissent moins forts. Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'y revenir.

une marche embarrassée. Tout l'oracle en un mot a, dit-on, un caractère à part et qui empêche de l'attribuer à l'auteur de l'épilogue qu'on reconnaît généralement être Esaïe lui-même [1]. A toutes ces preuves se joint celle qu'on peut tirer de l'épilogue. Si le mot, «tel est le décret prononcé autrefois par l'Éternel» ne fournit aucune donnée pour la composition de l'oracle, il n'en implique pas moins aux yeux de ceux qui rejettent l'authenticité, la distinction des deux auteurs. Cette preuve est d'autant plus importante qu'Ewald [2] en a fait le point de départ d'un système particulier fort ingénieux. Trois auteurs, suivant lui, ont contribué à la composition de l'oracle. Le dernier, qui est Esaïe, s'est approprié le travail des deux autres en y ajoutant l'épilogue. Le chap. XV et le chap. XVI, 7-12, seraient l'ouvrage de l'auteur le plus ancien. Les 6 premiers versets du chap. XVI auraient été ajoutés par un second auteur et Esaïe aurait couronné l'édifice par son épilogue. Cette opinion résulte pour Ewald de l'analyse de l'oracle et des faits ou idées qui en découlent. Le fragment le plus ancien se subdivise en deux parties, dont l'une (chap. XV) nous montre les Moabites fuyant devant les tribus arabes, se rendant à leurs sanctuaires, invoquant leurs dieux et le prophète pleurant avec eux, mais entrevoyant de nouveaux malheurs, juste suite de leur idolâtrie, et dont l'autre (XVI, 7-12) contient dans toute leur terrible vérité la peinture des douleurs de Moab pour se terminer par cette idée : Moab n'aura sa délivrance que quand il aura reconnu la vanité de ses dieux. — Le

[1] Cette démonstration est plus particulièrement celle de Knobel (*der Prophet Jesaia erklärt*, Leipzig, 1861).

[2] *Die Propheten des alten Bundes*, Göttingen, 1865.

deuxième fragment, addition au premier, s'en distingue surtout par la couleur du style. Le prophète a intercalé un morceau de sa propre main pour adapter l'oracle aux faits particuliers qu'il avait en vue. D'après Ewald, ce deuxième rédacteur aurait vécu à peu près 50 ans avant Esaïe, sous Osias, comme cela ressort des versets 4 et 5 du chap. XVI et en particulier de ces paroles : «dans la tente de David siége un juge, ami du droit et versé dans la justice.» C'est la peinture des plus belles années d'Osias. Enfin vint Esaïe qui trouva fort à propos un oracle s'adaptant à merveille aux circonstances politiques de son temps. Le dernier malheur prédit par l'auteur le plus ancien ne s'était pas encore accompli, mais paraissait sur le point de s'accomplir. Les Assyriens étaient menaçants. Dans trois ans, dit le prophète, Moab sera détruit ; c'est la seule pensée qu'il ajoute. On voit d'après l'exposé que nous venons de faire qu'Ewald se prononce contre la rédaction primitive de l'oracle par Esaïe, sans amener à l'appui de sa thèse d'autres arguments que les preuves positives qu'il invoque en faveur de trois rédactions différentes de la prophétie contre Moab.

Nous pourrions mentionner ici les opinions particulières d'autres commentateurs, telles que celle de Koppe, d'Augusti, de Bertholdt, qui attribuent notre oracle à Jérémie, mais comme elles nous paraissent, avec de légères différences, rentrer dans l'un des trois grands groupes qui ont servi de base à notre exposé, nous les passons sous silence.

Il nous reste à parler des résultats auxquels est arrivée la troisième série de nos commentateurs dont le représentant Delitzsch, s'est décidé, après une exégèse savante

et détaillée, à en rendre dans son commentaire la primitive composition à Esaïe lui-même. Pour lui, l'épilogue ne prouve en aucune manière qu'Esaïe répète un ancien oracle. Une pareille répétition d'un bout à l'autre serait contraire à l'originalité d'Esaïe qui, il est vrai, s'approprie, au chapitre II, 1-4, un passage de Michée, mais en le faisant servir de texte, de frontispice à son propre ouvrage. Quant au style et au caractère particulier de notre oracle, Delitzsch n'y voit rien de contraire au genre d'Esaïe, le grand maître du langage, maniant à son aise la tendresse et l'indignation, aussi grand dans la menace que dans la promesse, aussi profond par la sensibilité qu'éveille en lui la douleur, qu'habile à déchaîner contre un peuple idolâtre et rebelle les colères du Tout-Puissant. A ces arguments viennent s'ajouter ceux que fournit l'exégèse du chapitre et qu'il est impossible de reproduire ici. Les ennemis dont il est question ne sont pas les Israélites, mais les Assyriens. Cela ressort surtout de la considération suivante : L'oracle sur Moab appartient à la collection de prophéties que nous avons intitulée : Menaces et promesses contre les gentils. Partout dans cette collection, les Assyriens sont désignés comme les ennemis des Israélites et l'on ne pourrait en excepter les 15e et 16e chapitres qu'en brisant la parfaite unité de cette partie du recueil, unité qui se montre dans les idées et dans le plan. Delitzsch réfute en outre l'opinion de Hitzig par des raisons tirées du texte lui-même et par l'impossibilité d'attribuer un oracle comme le nôtre aux anciens prophètes dont le type est si différent des prophètes postérieurs. L'épilogue s'explique tout naturellement : Esaïe indique le moment précis où s'accomplira une menace

qui lui a déjà été révélée. L'époque de cette première révélation peut se placer dans la dernière année d'Achaz, l'épilogue dans la 3e ou la 10e année d'Ezéchias et la prophétie tout entière se rapporter soit à l'expédition de Salmanazar, soit à celle de Sanchérib.

Tel est en ce moment l'état de la critique sur l'oracle contre Moab. On le voit, les opinions diffèrent du tout au tout quant aux résultats. Nous avons maintenant à entrer dans l'examen de la question et à exposer les motifs qui nous feront pencher pour l'une ou pour l'autre des solutions proposées. Mais avant cela, qu'on nous permette d'indiquer par notre traduction de l'oracle, le sens que nous lui donnons.

CHAPITRE II.

L'oracle sur Moab.

Oracle sur Moab :

En une nuit Ar-Moab est attaquée, détruite,
En une nuit Kir-Moab est attaquée, détruite.
On monte au temple et Dibon va pleurer sur les hauts lieux.
Sur Nébo et sur Médéba Moab s'en va gémir.
Toutes les têtes sont rasées, toutes les barbes violemment coupées.
Dans les rues, on ceint le cilice
Sur les toits et dans les places
Tout gémit et fond en larmes.
Hesbon et Eléalé poussent des cris,
Jusqu'à Jahats leur voix est entendue.
Aussi les héros même de Moab se lamentent
Leur âme frémit au dedans d'eux.
Mon cœur gémit sur Moab

Dont les frontières[1] vont jusqu'à Tsoar, cette génisse encore indomptée[2].
On monte en pleurant la montée de Luchith
Sur la route de Choronaïm on pousse des cris de détresse.
Les eaux de Nimrim sont réduites en désert,
L'herbe est desséchée, le gazon détruit,
Plus de verdure!
Aussi ramassent-ils l'épargne qu'ils ont faite
Et ils la transportent avec leurs biens au-delà du torrent des Saules[3].
Car les cris font le tour des frontières de Moab,
Jusqu'à Eglaïm retentissent ses lamentations,
Jusqu'à Beer-Elim retentissent ses lamentations.
Car les eaux de Dimon sont pleines de sang,
Et je n'en ai pas fini avec Dimon![4]
Je lâcherai un lion sur les réchappés de Moab
Sur ceux qui seront restés dans le pays.
« Envoyez le tribut d'agneaux du souverain du pays[5]

[1] Le mot בריחה signifie proprement *ses verrous*. D'autres traduisent par *fugitifs*.

[2] עגלת שלשיה est regardé comme un nom propre par Ewald. Hitzig traduit : la génisse de troisième ordre (*die Kuh dritter Ordnung*). Nous préférons la traduction de Delitzsch : la génisse de trois ans, c'est-à-dire qui n'a pas encore porté le joug, indomptée. Cette expression se rapporte très-bien à Tsoar.

[3] Hitzig établit l'identité du נחל הערבים et du נחל הערבה indiqué au livre d'Amos, VI, 14. Dans ce cas, il faudrait traduire ici par «le torrent de la plaine». Ce serait alors le Wâdi-el-Ahsa des Arabes, à l'extrémité méridionale de la mer Morte. Comme le pluriel ערבים est celui de ערב qui signifie saule et qu'il existe encore un torrent de ce nom, le Wâdi Sufsâf (torrent des Saules), qui se jette dans la mer Morte, nous adoptons la traduction *torrent des Saules*.

[4] Qu'on nous pardonne cette traduction peu littérale. Mot à mot : *Je ferai venir sur Dimon de nouveaux malheurs*.

[5] C'est-à-dire le tribut d'agneaux qui revient au souverain du pays. Jusqu'ici les Moabites avaient payé ce tribut aux Israélites. Le prophète leur conseille de l'envoyer maintenant au roi de Juda.

De Séla par le désert
A la montagne de la fille de Sion !»
Et comme des oiseaux voltigeants, comme une couvée effarouchée,
Telles seront les filles de Moab au passage de l'Arnon.
«Donnez conseil — prononcez un arrêt[1] —
Couvrez-nous de votre ombre en plein midi, comme s'il était nuit.
Cachez ceux que l'on poursuit
Ne trahissez pas les fuyards.
Que mes exilés puissent séjourner chez vous !
Moab — sois pour eux un appui contre le destructeur[2].
Car l'oppression a fini, le ravage a cessé
Et ceux qui foulaient le pays sont partis.
Le trône est affermi par grâce
Et l'on y voit siéger fidèlement dans la tente de David
Un juge ami du droit et versé dans la justice.»
— «Nous avons entendu l'étonnant orgueil de Moab
Sa fierté et sa hauteur, son arrogance et ses vaines paroles[3].
Aussi Moab gémira sur Moab, tout gémira
Au souvenir des gâteaux de raisins[4] de Kir-Haréseth
Vous soupirerez profondément abattus.
Car les campagnes de Hesbon languissent,
La vigne de Sibma a vu les maîtres des nations briser ses ceps

[1] פלרה indique l'arrêt d'un juge (*Comp. Es.*, 28, 7) et non une intercession, une intervention.

[2] Dans notre traduction, le mot כי־אב commence la deuxième subdivision de la première partie du verset.

[3] Nous ne considérons pas cette réponse comme venant directement de Juda. D'après nous c'est un cri du prophète, que lui arrache le navrant contraste entre le futur écrasement de Moab et son long et incorrigible orgueil.

[4] Nous préférons cette traduction du mot אשישי à celle-ci : *autour des ruines de....* Elle nous paraît se rapporter mieux au contexte qui nous présente la contrée environnante comme fertile en vignes.

Qui touchaient à Jæser, se perdaient dans le désert
Et dont les sarments se répandaient jusqu'au de-là de la mer.
Aussi, comme sur Jæser, je pleure sur la vigne de Sibma
Je vous inonde de mes larmes, Hesbon et Eléalé!
Car sur votre récolte et sur votre vendange est tombé un cruel
hedad[1].
La joie et l'allégresse ont quitté les campagnes;
Dans les vignes plus de chants, plus de cris de joie,
Le vin dans les cuves n'est plus foulé par le vendangeur
Dont j'ai fait cesser le joyeux hedad.
Aussi mes entrailles frémissent sur Moab comme le luth,
Tout frémit en moi sur Kir-Harès.
On verra Moab s'empresser sur les hauts lieux
Entrer dans son sanctuaire, prier et ne rien obtenir!
Tel est le décret qu'a prononcé autrefois l'Eternel sur Moab
Et maintenant l'Eternel parle et dit :
Dans trois ans, comme ceux d'un mercenaire[2]
La gloire de Moab sera foulée aux pieds
Avec toute cette grande multitude.
Il en restera bien quelque chose, mais si peu! presque rien.

[1] הֵידָד, dit Delitzsch, est le cri dont s'accompagnent les vendangeurs qui foulent le grain en cadence. Ici le mot indique la barbarie des ennemis qui eux aussi fouleront aux pieds les vignes et les raisins. Au verset 10, le mot recouvre son véritable sens : L'Eternel fait cesser le cri joyeux des vendangeurs moabites.

[2] Idée impossible à rendre autrement que par le mot à mot. Cela veut dire dans trois ans, ni plus ni moins. Un mercenaire n'ajoute rien au terme de son engagement, et son maître ne lui en retranche rien.

CHAPITRE III.

Examen de la question.

Achaz, roi de Juda, venait de mourir et il avait fait «ce qui est mal aux yeux de l'Eternel». — Hosée, roi d'Israël, était monté sur le trône la douzième année du roi de Juda, et, quoique plus docile à la prédication des prophètes, il n'avait pu conjurer l'orage, ni arrêter le cours de l'impitoyable loi de l'histoire. «L'Eternel répudia la totalité d'Israël et les bannit de sa présence.» La ruine d'Israël était proche, celle de Juda n'était qu'ajournée. Les peuples les plus voisins de Juda avaient profité de l'apparente faiblesse du trône de David pour serrer le royaume de plus près. Mais un grand ennemi, l'ennemi du Nord, les menaçait à leur tour. Il était temps alors qu'Esaïe élevât la voix et montrât à ces petites peuplades les destinées d'Israël se reflétant dans les leurs et les Assyriens prêts à les engloutir. Les Assyriens, voilà donc les ennemis dont il s'agit dans des paroles comme celles-ci : «du Nord arrive une fumée» (chap. XIV). C'est d'eux aussi que les Moabites ont tout à redouter. On est en général d'accord sur ce point que nous tenons à bien établir d'emblée : Esaïe, qu'on l'envisage comme rédacteur final de l'oracle ou comme auteur primitif, a en vue les Assyriens dans le tableau qu'il trace ou qu'il s'approprie des calamités qui vont fondre sur les Moabites. Nous montrerons plus loin quelle est pour nous l'importance de cette remarque.

Esaïe a répété l'oracle contre Moab, c'est un fait incontestable. Est-ce le sien qu'il répète ou celui d'un autre,

telle est la question. «Tel est le décret prononcé autrefois par l'Eternel». Que signifie le mot מֵאָז autrefois, et à quelle époque devons-nous faire remonter la composition de cette prophétie? En lui-même, le mot מֵאָז est indéterminé. Il indique un passé ancien ou rapproché, et dans le cas particulier qui nous occupe, il doit être mis en rapport avec le contexte. C'est donc au texte que nous demanderons les lumières nécessaires pour fixer à la fois l'époque et l'auteur de l'oracle et pour examiner avant tout l'hypothèse de Hitzig : Les 15e et 16e chapitres d'Esaïe sont l'ouvrage de Jonas.

Disons avant tout que nous nous approprions presque dans son entier la première partie de la démonstration de Hitzig. Rien ne nous semble plus naturel que d'admettre avec lui, d'après le texte des Rois, une expédition heureuse de Jéroboam contre les Moabites. L'ingénieuse et savante dissertation par laquelle il détermine les limites indiquées par les noms de Hamath et de mer de la plaine est du genre de celles auxquelles on résiste difficilement. Tout au moins faudrait-il, pour l'ébranler, des forces supérieures aux nôtres. Ainsi, d'après nous, il est évident que Jéroboam a vaincu les Moabites[1], et comme le texte des Rois voit dans ce fait un accomplissement de la parole de Jonas, tout nous engage à admettre que ce prophète,

[1] Comp. Ewald (*Geschichte des Volkes Israël*, III vol., Göttingen, 1866), *Was die Siege gegen die Heiden betrifft, erfüllte Jérobeam II alles was man je von ihm hoffen konnte. Er eroberte gegen Norden und Osten alles zurück was einst David und Salomo besessen hatten, unterwarf Damask, sogar Hamath, gewiss auch Ammon und Moab. Dass Moab wieder unterworfen wurde lässt sich theils nicht anders erwarten, theils folgt es aus der Bestimmung der Südgrenze des Reiches Jerobeams. Amos* 6, 14, *welche genauer ist als die* 2 *Kön.* 14, 25.

qui a vécu sous Jéroboam, a réellement prononcé un oracle en vue de l'expédition du roi d'Israël. Mais c'est aller trop loin que de déterminer par avance la forme particulière qu'a dû avoir cet oracle. Rien ne nous y autorise, si ce n'est une étude du caractère de Jonas d'après les documents bibliques, étude que nous serons obligé d'effleurer dans la suite de ce travail.

De ce que Jonas a prophétisé contre Moab, pouvons-nous conclure qu'il est l'auteur des 15e et 16e chapitres d'Esaïe? C'est ce qu'il s'agit d'examiner maintenant. Nous posons avant tout les deux thèses suivantes :

1° Si cet oracle est de Jonas, il doit prédire la guerre de Jéroboam contre les Moabites.

2° Si cet oracle est de Jonas, il doit être dans le genre de ce prophète, être conforme à ce que nous savons du caractère de Jonas.

La première thèse n'a pas besoin de démonstration. Si l'oracle prédit la guerre de Jéroboam, on peut affimer, le texte des Rois en mains, que Jonas en est l'auteur. Comme nous acceptons le fait d'une victoire de Jéroboam sur les Moabites, les ennemis dont ceux-ci sont menacés dans l'oracle doivent, dans l'hypothèse de Hitzig, être les Israélites et non les Assyriens. Mais alors, qu'on nous permette une réflexion préliminaire: Si Esaïe, en répétant Jonas, a eu en vue les Assyriens, comment se fait-il qu'il leur applique des détails qui, dans la bouche de Jonas, ne pouvaient désigner qu'Israël? A-t-il pu répéter *in extenso*, en vue des Assyriens, un oracle prononcé autrefois en vue des Israélites? Ou bien a-t-il transformé l'oracle de manière à l'adapter aux circonstances qu'il prévoyait? ou bien encore, la peinture des ennemis de Moab, telle qu'elle

ressort de l'oracle, peut-elle s'appliquer indifféremment aux Israélites et aux Assyriens? Est-on obligé, dans ce dernier cas, d'y voir Israël plutôt qu'Assur? Voilà, nous semble-t-il, une difficulté soulevée à l'origine de la question. Cependant, ne nous y arrêtons pas et voyons si le texte lui-même nous autorise à reconnaître Israël sous les traits des ennemis de Moab.

La première donnée que nous fournit l'oracle est celle-ci : l'ennemi vient du Nord. En effet, c'est dans la direction du Sud que les Moabites s'enfuient. D'après ce que nous savons de l'histoire de Moab, l'ennemi du Nord peut, suivant l'époque où l'on se place, désigner Israël ou les Assyriens. Jusqu'au temps de Jéhu, la tribu des Rubénites s'étendait jusqu'à l'Arnon, par conséquent jusqu'à la frontière septentrionale de Moab. Mais alors survint Hazael (2 Rois X, 32) qui, à la tête des Syriens, conquit tout le pays situé à l'est du Jourdain jusqu'à l'Arnon. Il en déporta les habitants comme nous autorise à le croire le passage Amos I, 3, et ce que nous savons de la cruauté avec laquelle il conduisit la guerre. L'occasion se présentait donc pour les Moabites d'étendre leur territoire vers le Nord et ils en profitèrent largement. D'après notre oracle, ils sont possesseurs des villes du nord Dibon, Medéba, Eléalé; etc., ce qui ne peut avoir eu lieu qu'à partir du règne de Jéhu et de l'invasion d'Hazael, et par conséquent l'oracle n'a pas été écrit avant cette époque. Depuis Jéhu, la première circonstance qui ait pu donner lieu à une prophétie semblable est la guerre de Jéroboam II. Au temps de ce roi, les Moabites possédaient encore les villes situées au Nord de l'Arnon, mais Jéroboam les assujétit complétement. Si donc la géographie de Moab se trouve

être au temps de ce roi d'Israël celle que suppose notre oracle, nous ne saurions nier *a priori* qu'il ait pu être composé à cette époque et si cette conclusion se confirmait, nous y verrions une allusion directe à la guerre de Jéroboam, ce qui nous amènerait naturellement à lui donner Jonas pour auteur. Ne nous hâtons pas cependant d'édifier sur une simple possibilité toute la série de nos résultats. N'y a-t-il pas dans l'histoire subséquente une circonstance semblable à celle que nous venons de mentionner? Que devint Moab après Jéroboam? Nous lisons au premier livre des Chroniques (chap. V, 26): «Le Dieu d'Israël émut l'esprit de Phul, roi d'Assyrie, et l'esprit de Thiglath — Pilnéser, roi d'Assyrie et il déporta les Rubénites et les Gadites et la demi-tribu de Manassé. Mais d'après le 1^er^ livre des Rois (I Rois XV, 19) Phul reçut de Menahem mille talents d'argent, en retour desquels il lui assura la royauté[1]. Il est donc probable que la déportation ne fut exécutée que par son successeur Thiglath – Pilnéser, comme nous invite du reste à le croire le passage même des Chroniques. Le pays dépeuplé étant resté désert, les Moabites en profitèrent pour rentrer en possession de leurs anciennes demeures et ici encore, notre oracle a raison. Sa composition pourrait donc se placer aussi à cette époque. Dans ce cas, l'ennemi du nord ne serait plus

[1] Le passage des Rois ne nous interdit pas absolument de considérer Phul comme auteur d'une première déportation. S'il reçut de l'argent de Ménahem, c'était la récompense du secours qu'il lui avait prêté pour lui assurer le trône, ce qui n'entraîne pas l'impossibilité d'une déportation. Du reste, quand cela serait, le passage des Rois n'est nullement en contradiction avec celui des Chroniques. Ce dernier n'attribue en réalité la déportation qu'à Thiglath-Pilnéser, comme l'indique le singulier *il déporta*.

Israël, mais les Assyriens qui de jour en jour devenaient plus menaçants.

Mais le texte lui-même ne nous fournit-il pas d'autres données plus exactes? Il est dit au chap. XVI, v. 1: «Envoyez le tribut du souverain du pays[1] de Séla par le désert à la montagne de la fille de Sion.» Nous savons (2 Rois III, 4) que jusqu'au temps de Joram, les Moabites avaient payé ce tribut au roi d'Israël. — Le prophète leur conseille de l'envoyer à Juda, en signe de soumission. Il convient de nous fixer sur le sens de ces paroles. — Si, comme le veut Hitzig, le consentement des Moabites à payer de nouveau le tribut est une condition de la protection qu'ils demandent, on ne comprend pas bien pourquoi le prophète les engage à le payer à Juda. Il eût été plus simple de s'adresser directement à Israël, puisque c'est à cause de leur obstination à ne pas payer le tribut qu'Israël leur fait la guerre sous Jéroboam. On pourrait nous objecter que, désespérant de la clémence d'Israël, ils prennent le roi de Juda comme intercesseur, qu'ils lui demandent d'intervenir entre eux et Israël. Mais où trouvons-nous dans l'oracle l'idée d'une intercession? Une pareille idée ne serait possible[2] qu'en admettant de bons rapports politiques entre Juda et les ennemies de Moab. — C'est si peu une intercession qu'ils demandent à Juda qu'ils voudraient contre leurs ennemis un secours

[1] Voir notre traduction du mot כר מושל־ארץ. Il ne saurait signifier : «le tribut qui revient à Juda, maître du pays.» C'est une expression générale pour désigner ce genre d'impôt, expression impossible à rendre en français et que Delitzsch rend très-bien par : *landesherrlihen Lämmertribut.*

[2] Nous avons traduit פְּלִילָה par arrêt. Nous avons pour nous Gesenius. Delitzsch, *Com. ub den Prop. Jesaïa.*

direct. C'est comme s'ils disaient : Décide de notre sort : nous nous mettons entre tes mains. — Si tu nous refuses ton secours, nous sommes perdus, si tu nous l'accordes, nous sommes sauvés. Non, ce que demandent les Moabites n'est pas une intervention diplomatique comme celles que nous voyons de notre temps, c'est une intervention à main armée. Sans cela, que signifieraient ces paroles: «Cachez ceux que l'on poursuit, ne trahissez pas les fuyards? Pour nous, elles ne sauraient impliquer autre chose qu'une position hostile de Juda vis-à-vis des ennemis de Moab, à moins d'attribuer aux Moabites une naïveté par trop enfantine. — Or, sous Jéroboam, Juda était-il l'ennemi d'Israël? L'histoire nous prouve le contraire. Depuis l'extinction de la dynastie de l'impie Achab, Juda pouvait tendre la main à Israël, revenu au culte du vrai Dieu. Joas n'avait combattu Amasia qu'à regret (2 Rois XIV, 8), l'inimitié était un pur accident, et sous Jéroboam, le 2e livre des Rois nous montre (2 Rois XIV, 28) les Israélites travaillant pour le compte de Juda, ce qui atteste les meilleurs rapports politiques. S'il en est ainsi, l'ennemi ne saurait être Israël, puisque la demande des Moabites suppose vis-à-vis de leurs ennemis l'hostilité de Juda. On voit où nous sommes conduits: l'ennemi n'étant pas Israël, notre oracle ne peut avoir en vue l'expédition de Jéroboam.

En résumé, telle a été jusqu'à présent la marche de notre étude : D'après la première thèse que nous avons posée, l'oracle contre Moab devait, pour remonter à Jonas, se rapporter à l'expédition de Jéroboam, ce qui ne pouvait s'admettre que si les ennemis désignés étaient les Israélites. L'explication des passages importants nous a

montré l'impossibilité de reconnaître Israël comme ennemi de Moab, d'où il résulte que les 15e et 16e chapitres d'Esaïe ne se rapportent pas à la guerre de Jéroboam et nous formulons ainsi notre conclusion :

Puisque les 15e *et* 16e *chapitres d'Esaïe n'ont pas en vue l'expédition de Jéroboam, ils ne sauraient avoir Jonas pour auteur.*

Pour en venir à notre deuxième thèse, voyons si l'étude du texte nous fait reconnaître Jonas. Mais ici nous pressentons d'emblée une objection : que peut-on savoir, nous dira-t-on, du caractère de Jonas ? Le texte biblique ne dit presque rien de ce prophète. Quant au livre attribué à Jonas, les critiques sont presque d'accord pour lui en refuser la composition. Cette objection est très-sérieuse et nous avons à y répondre avant tout. Nous avouons n'avoir aucune opinion arrêtée sur l'authenticité du livre de Jonas, aussi nous gardons-nous bien de le faire intervenir dans les débats comme argument en faveur de notre thèse. Mais avant que la critique soit arrivée sur ce curieux et intéressant ouvrage à des résultats incontestables, c'est-à-dire incontestés, nous pensons qu'on ne doit pas s'en servir, en en niant l'authenticité, comme arme d'attaque contre la composition de notre oracle par Esaïe. Elever tout un raisonnement sur une donnée probable, mais non encore tout à fait certaine de la science, c'est s'exposer, nous semble-t-il, à voir un jour s'écrouler l'édifice construit. Quoiqu'il en soit et sans que nous ayons le droit de nous prononcer sur le livre de Jonas, disons cependant que nous le considérons comme un document ou plutôt comme un miroir fidèle du prophétisme primitif. M. Delitzsch que nous avons eu le bonheur d'entendre

parler de Jonas, reconnaît dans ce livre comme idée fondamentale la participation des païens au salut annoncé par les prophètes. Les mots: «alors les gens de Ninive crurent en Dieu» font époque dans l'histoire des révélations divines. Ils marquent le commencement d'une ère nouvelle où les païens aussi seront invités au royaume de Dieu et y entreront sous la condition de la foi. A ce point de vue, Jonas est un prédécesseur de Saint Pierre. Celui-ci cependant se laisse convaincre de la vocation des Gentils par une simple vision après laquelle tous ses préjugés tombent, Jonas est moins docile : il a pitié d'un ricin qu'il n'a pas élevé et il se dépite à la vue des miséricordes de Dieu pour les gens de Ninive. L'histoire n'ajoute rien en manière de réprimande ou d'absolution pour Jonas, mais il est évident qu'elle ne nous le montre pas comme un prophète parfait. Nous serions disposé à voir dans cet ouvrage un de ces nombreux récits conservés dans la mémoire populaire et qui attestent de quelle énorme influence ont joui ces anciens prophètes que les rois et le peuple appelaient : mon père, ces hommes qui par la puissance de leur autorité devenaient en réalité les premiers généraux d'armée et pouvaient se comparer «au chariot d'Is-«raël et à sa cavalerie» ces hommes enfin dont la prodigieuse activité avait dépassé les limites du peuple de Dieu pour s'implanter aussi dans la mémoire des païens. Rien n'est plus contraire au type de cet ancien prophétisme qu'une molle sensibilité et qu'une tendre participation aux douleurs d'un peuple. C'est avant tout le prophétisme de l'action en opposition avec celui de la parole. C'est un Elie dont l'infatigable et imposante audace finit par vaincre Achab et qui en face des faux prophètes ose dire : Je suis

resté seul prophète de l'Eternel ; ou bien c'est un Elisée dont douze récits nous montrent l'activité soit au sein du peuple, soit en face des puissants. Jonas est un des derniers représentants de ces hommes d'autrefois au milieu d'une nation dégénérée, presque le dernier de ces anciens prophètes dont le type se maintint en Israël plus longtemps qu'en Juda, mais qui ne devait pas tarder à disparaître, «car nous savons, dit Ewald, ce que deviennent les papes et les pères de tous les temps.»

Pour en revenir à notre oracle après cette petite digression nécessaire, nous sommes frappé, en le lisant, du contraste qu'il nous présente avec tout ce que nous connaissons de l'ancien prophétisme, et avec tout ce que la tradition populaire nous permet de supposer du caractère de Jonas. Tandis que les premiers prophètes nous ont paru grands surtout par leur activité, l'auteur de notre oracle nous paraît grand par sa sensibilité, et rien n'est en général plus contraire au génie de l'action. Cette sensibilité, cette sympathie, cette tendresse de cœur qui ne craint pas de se montrer ce qu'elle est, n'est pas celle du Jonas que nous a conservé la mémoire du peuple dans le livre où elle lui prête ces paroles au moment où il est témoin de l'impunité des Ninivites: «Et maintenant, o Eternel, ôte donc ma vie; car mieux vaut pour moi mourir que de vivre.» Opposons à ces paroles, où personne ne reconnaîtra la tendresse du cœur de Jonas, les sublimes épanchements de la douleur du prophète qui s'écrie en pleurant :

Mon cœur gémit sur Moab
Dont les frontières vont jusqu'à Tsoar, cette génisse encore indomptée

On monte en pleurant la montée de Luchith
Sur la route de Choronaïm on pousse des cris de détresse

et encore :

Aussi, comme sur Jæser, je pleure sur la vigne de Sibma
Je vous inonde de mes larmes, Hesbon et Eléalé !....

C'est à peine, si aux accents de la tristesse du prophète, on n'est pas tenté de pleurer avec lui sur la perte des Moabites en s'associant à sa douleur. Ah! combien Jonas a changé si c'est lui qui a écrit notre oracle et que s'est-il passé en lui s'il gémit sur la ruine de Moab après avoir gémi sur l'impunité de Ninive?

Si notre oracle avait réellement été écrit par Jonas, nous n'aurions qu'à nous en réjouir et nous répétons ce que dit M. Delitzsch: «Si l'hypothèse qui attribue à Jonas les chapitres XV et XVI d'Esaïe avait un fondement plus solide, nous serions heureux de cet enrichissement de la littérature hébraïque. Mais rien de ce que nous savons de Jonas ne nous autorise à l'accepter[1].»

Nous avons dit au commencement de cette étude qu'on ne peut déterminer par avance la forme qu'a dû avoir la prophétie de Jonas sur le rétablissement des anciennes frontières d'Israel. Aussi renonçons-nous à cette tâche. Voici cependant quelques remarques que nous livrons à titre de simples conjectures. Il est permis de supposer d'après les us et coutumes de l'ancien prophétisme, que l'oracle de Jonas loin d'avoir la forme d'une menace contre les Moabites, a eu bien plutôt celle d'une glorieuse

[1] *Liese sich die Vermuthung, das Jona Verf. bei, nur einigermaassen besser begründen, so würden wir uns dieser Bereicherung der altest. Litteratur nur freuen können. Aber was wir von Jona wissen, spricht dagegen* (*Com. über den Proph. Jesaia*).

promesse faite au règne de Jéroboam. C'est ainsi que l'avènement de Jéhu avait été salué par Elisée des prédictions les plus brillantes, et c'est ainsi que Jonas avait sans doute aussi prophétisé les conquêtes du restaurateur d'Israel[1]. Ce qui est plus probable encore, c'est que la prophétie de Jonas n'a guères pu présenter les belles qualités littéraires que nous trouvons dans l'oracle sur Moab. Ni les peintures grandioses, ni les élans de l'imagination poétique ne sont en harmonie avec le genre spécial du prophétisme primitif, dont la puissante activité semble exclure la préoccupation de la forme.

Ces diverses considérations nous amènent à refuser à Jonas la composition de notre oracle.

Les résultats auxquels nous sommes arrivés jusqu'à présent font prévoir ceux auxquels nous conduit la fin de notre étude. Pour nous, Esaïe est le véritable auteur. Si l'épilogue nous oblige à admettre qu'il répète cette prophétie, nous croyons que c'est la sienne qu'il répète et non celle d'un autre. Rien n'est plus contraire à la puissante originalité de ce divin littérateur que de s'approprier dans son entier tout le travail d'un autre, et nous ne saurions voir dans les derniers versets du chap. XVI une sorte d'aveu du prophète, une mise «entre guillemets» de l'oracle qu'il prononce. On peut nous objecter que les paroles du chap. II, 1-4, se retrouvent presque textuellement dans Michée, mais ici l'occasion est toute différente.

[1] Voir Ewald *(Geschichte des Volkes Israël,* 5 vol., Göttingen, 1866). «*Jeroboam müssen früh prophetische Ahnungen über seine künftige Grösse entgegengekommen sein : Jona wurde auch dadurch ein berühmter Prophet dass er schon früh in ihm den grossen Bekämpfer der Heiden vorhersagte.*

Remarquons que cette citation de Michée est mise à la tête de tout l'ouvrage et qu'ainsi le but en est clair et déterminé. C'est en quelque sorte un texte de prédication, un résumé des révélations d'Esaïe, qui a sa pleine raison d'être à l'endroit où il est placé. L'idée fondamentale du livre d'Esaïe, la pensée à laquelle aboutissent ses prophéties, la grande vérité qui ressort de ses inspirations, nous semble être celle-ci : L'universalisme résultant du particularisme, autrement dit : Le salut des nations garanti par le dépôt, au sein d'Israël, de la connaissance du vrai Dieu. Si telle est la vérité suprême que prêche Esaïe, la citation de Michée est justifiée d'avance par la place même qu'elle occupe. Mais la répétition de l'oracle sur Moab ne saurait s'expliquer par des raisons semblables. Encore pourrait-on à la rigueur admettre une transformation de l'ancien oracle, un effort d'Esaïe pour le rendre actuel, mais ce serait contraire à l'unité de ce morceau qui semble avoir été écrit d'un seul jet ou du moins par une seule plume. Ceci nous amène à quelques réflexions sur le style de nos deux chapitres, où nous croyons retrouver le genre d'Esaïe. Nous nous heurtons d'emblée à une objection : La sensibilité de notre oracle est contraire à la mâle vigueur du style d'Esaïe. Nulle part, en effet, nous ne retrouvons dans le recueil de ses prophéties une aussi tendre participation aux douleurs de ceux dont il prédit la ruine. Cette objection, avouons-le, nous touche peu. Pourquoi refuser à ce prince des prophètes le droit de s'émouvoir, de gémir, de pleurer avec ceux qui pleurent ? Nous n'avons plus devant nous un de ces anciens théocrates dont toute l'infatigable énergie se bornait à la poursuite d'une espérance plus ou moins terrestre, à

la réalisation d'une idée de grandeur temporelle. Esaïe, dans les desseins de Dieu, devait les dépasser tous par l'immensité de ses vues d'avenir et la profondeur de ses inspirations. Les premiers prophètes avaient été, dans les mains de la Providence, les instruments nécessaires, mais imparfaits, de ses plans divins; avec Esaïe se dégage des révélations antérieures la grande révélation qui les résume toutes : l'avènement du royaume de Dieu et l'établissement de nouveaux cieux et d'une nouvelle terre, et tandis que la clairvoyance des anciens prophètes s'était portée spécialement sur les circonstances partielles dont l'enchaînement devait amener la réalisation du plan conçu de toute éternité, le regard d'Esaïe embrasse dans son ensemble toute la grandeur de l'économie divine. De là aussi, l'infériorité naturelle du caractère des anciens prophètes sur le caractère d'Esaïe. Esaïe, pour nous, c'est le prophète complet. En lui devait se trouver la réunion des plus beaux dons que Dieu ait faits à l'humanité, et pour être complet, grand dans l'indignation, il a dû être grand par la sympathie. Il n'appartenait qu'à un homme complet d'être un inspiré complet [1].

Et d'ailleurs, la sensibilité que nous révèle notre oracle est-elle absolument sans exemple dans le recueil d'Esaïe? Les mots : «Mon cœur gémit sur Moab», nous rappellent les versets 3 et 4 du chap. XXI : «C'est pourquoi mes «reins sont remplis d'angoisses, des douleurs me sai- «sissent pareilles aux douleurs de la femme en travail; le «tourment m'ôte l'ouïe, et les angoisses la vue ; mon

[1] נבאי ישראל אינם כנביאי אמות העולם בלעם היה מבקש לעקר את־ישראל על־לא־דבר ונביאי ישראל מתאוננים על פרענות הבאה על האמות (Raschi in Es. XV,)

«cœur s'égare ; l'horreur m'assaille : de ma nuit de ré-
«jouissances on a fait une nuit de terreur.» Et encore (chap. XXII, v. 4) : «Détournez les yeux de moi, j'ai à
«pleurer amèrement : n'insistez pas pour me consoler de
«la ruine de la fille de mon peuple.» Autant d'épanche-
«ments de la douleur du prophète. Oui, Esaïe a pu pleu-
rer : Jésus, lui, a bien pleuré !

Il est vrai que notre oracle nous présente certaines expressions inconnues au langage d'Esaïe, mais ici encore nous répondons qu'il est le grand maître du style et que la nature particulière de notre oracle justifie les mots insolites qui s'y trouvent [1]. Nous sommes aussi frappés de l'apparente monotonie de la marche qui d'un bout à l'autre de l'oracle se perpétue par des rapports de cause à effet (כי et עלכן), mais, comme le dit M. Delitzsch [2], il n'y a pas de prophétie du chap. XIII au chap. XXIII qui n'ait ses expressions et ses tournures particulières. D'ailleurs notre oracle est une élégie et l'élégie est de sa nature monotone. Ewald lui-même, qui en refuse la composition à Esaïe dit expressément : «C'est à Esaïe qu'on pense
«tout d'abord en lisant les six premiers versets du chap.
«XVI. Il y aurait même des raisons pour vouloir absolu-
«ment les lui attribuer [3]. — On trouve dans notre oracle un grand nombre d'expressions, de tournures, de formes de langage propres à ce prophète et si on les relève avec soin, comme l'a fait Caspari, on se sentira en plein dans

[1] Ce sont les mots : מָחִיר ,יִתְרָה ,יֶרַע יְלֵלָה־הֵידֵד -בַּעֲלֵי גוֹיִם פְּקֻדָּה נוֹסְפוֹת כְּמַצ

[2] *Comm. über den Propheten Jesaïa.*

[3] *Die Propheten des alten Bundes* (Gött. 1867).

la littérature d'Esaïe[1]. Certaines expressions surtout ne sauraient nous tromper, nous voulons parler des mots «grâce et vérité, justice et jugement.» «Le trône est affermi par grâce et l'on y voit siéger fidèlement dans la tente de David un juge ami du droit et versé dans la justice.» Comment ne pas rapprocher ces paroles de celles-ci (chap. IX, 6) qui sont dans toute mémoire : «Un enfant nous est né, un Fils nous est donné, et l'empire repose sur son épaule et on lui donne pour nom Admirable, Conseiller, Dieu fort, Père éternel, Prince de paix, pour l'accroissement de l'empire et pour une paix sans fin sur le trône de David et sur son royaume, afin de l'affermir et de le soutenir par le droit et la justice dès maintenant et à l'éternité.»

[1] Voici les mots et les tournures que nous avons relevées d'après Delitzsch :

Ch. XV, v. 1, כִּי, servant à motiver, comp. 17, 1. 23, 1. Répétitions, 8, 9. 21, 11. 17, 12. לֵיל, comp. 21, 11.

V. 2, 2*a* semblable à 43, 14*b*.

V. 4, comp. 33, 7.

V. 5*a* comp. 21, 3. 22, 4 למואב comp. 14, 8, 9.

V. 5*b* שִׁבֵּר, comp. 1, 28. 30, 26.

V. 6, משמותיהוּ, comp. 17, 2, phrases brèves. Comp. 29, 20, 33.

V. 9, comp. 10, 20, 37, 32.

Ch. XVI, v. 1, comp. 14, 32. 18, 7. 19, 16. 23, 18. הר בת־ציון, comp. 10, 32. 18, 7.

V. 3-4, comp. 33, 8, פְּלִילָה, c. 28, 7. צִלֵּךְ, c. 30, 2. 32, 2. נוֹדֵד, c. 21, 14. נִדְחִי, c. 11, 12. כַּתֵּר, c. 32, 2.

שׁוֹדֵד, c. 33, 1. מִפְּנֵי, c. 21, 15. חמצ c. לצ, 29, 20, c. 10, 6. 33, 1.

V. et חֶסֶד וֶאֱמֶת משפט וצדקה, c. 9, 6. 33, 5.

V. 13-14, c. 20, 3.

Nous n'avons relevé que les expressions principales. Elles sont en assez grand nombre pour prouver que le style de notre oracle appartient à Esaïe.

Nous voudrions laisser le lecteur sous l'impression du passage que nous venons de citer. Pour un cœur épris des beautés d'Esaïe, ce serait le meilleur argument en faveur de notre thèse, mais nous devons ajouter encore quelques explications sur la manière dont nous comprenons l'oracle. Comme nous l'avons dit, l'épilogue ne prouve pas qu'Esaïe répète un ancien oracle. Que signifie-t-il donc? A notre point de vue, voici ce qui en ressort: Esaïe a eu sur Moab des révélations antérieures à l'épilogue, révélations partielles et incomplètes. Mais une nouvelle révélation lui est faite: il sait maintenant au juste l'époque à laquelle doit s'accomplir la ruine de Moab: ce sera «dans trois ans, comme les années d'un mercenaire», c'est-à-dire dans trois ans ni plus ni moins. C'est la seule idée que contienne l'épilogue.

La prophétie s'accomplit, nous en sommes persuadé, trois ans après qu'elle fut prononcée. L'histoire se tait sur les derniers jours de Moab mais la «fumée du Nord» ne tarda pas à les engloutir et les Assyriens «foulèrent aux pieds la gloire de Moab avec toute cette grande multitude.»

Quant à l'époque de la composition de l'oracle, qu'on nous permette, en terminant, de hasarder une hypothèse que nous suggère la lecture attentive de ces deux chapitres. En reconnaissant la même main, nous croyons reconnaître aussi différentes époques .... Il nous semble naturel d'admettre que le quinzième chapitre a été prononcé comme l'oracle contre les Philistins l'année de la mort du roi Achaz, après une première révélation faite à Esaïe, et au moment où les petites peuplades qui entouraient Israël et Juda croyaient pouvoir relever la tête. Dans ce cas, la ruine de Moab serait comprise dans les

prévisions d'Esaïe sur les voisins d'Israël et de Juda... Le seizième chapitre jusqu'au v. 13 daterait des plus belles année d'Ezéchias. Ce qui nous autorise à l'admettre, c'est le passage cité plus haut sur la prospérité de la maison de David. Cette prospérité est impliquée en outre dans le respect profond que Juda a tout à coup inspiré à Moab, dans les hommages que celui-ci lui adresse, et dans l'humilité vraie ou fausse dont témoignent les paroles : «Donnez conseil, prononcez un arrêt, couvrez-nous de votre ombre en plein midi comme s'il était nuit.» Involontairement, elles nous font penser à Ézéchias, ce «juge ami du droit et versé dans la justice.» — Quand à l'épilogue il est impossible de rien décider sur l'époque à laquelle il a été écrit. Ce que nous croyons, c'est qu'il a été composé trois ans avant l'accomplissement de la ruine de Moab, mais comme l'histoire se tait, nous faisons comme elle et nous laissons cette question dans le vague. Telle est l'hypothèse que nous osons livrer aux réflexions du lecteur.

CONCLUSION.

En jetant sur notre travail un regard rétrospectif, nous pouvons nous rendre compte de la manière dont nous avons été amené aux résultats exposés. C'est la lecture attentive du texte qui a le plus contribué à nous faire reconnaître Esaïe pour le véritable auteur de nos deux chapitres. Nous y avons senti le souffle divin qui anime d'une manière spéciale ce grand précurseur et prophète des temps messianiques. Malgré toutes les imperfections de notre travail, malgré toutes ses lacunes que nous avouons volontiers, nous osons affirmer que nous sortons de cette étude avec une vue plus claire du plan divin sur le salut de l'humanité, avec une confiance plus absolue dans l'éternelle vérité que nous révèle l'Ecriture, et avec un désir ardent de la connaître toujours plus et toujours mieux. Si tel pouvait être sur nos lecteurs l'effet de nos quelques recherches, tout notre but serait rempli.

Vu,

Le président de la soutenance,
Ed. REUSS.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 31 mars 1869,
Le Recteur,
A. CHÉRUEL.

THÈSES.

I. — J.-C. a enseigné sa préexistence.

II. — Esaïe est particulariste dans son universalisme et universaliste dans son particularisme. Le dernier mot de ses prédictions c'est l'universalisme.

III. — Le péché n'est pas une transition nécessaire de l'état d'innocence à l'état de sainteté.

IV. — La croyance au miracle n'exclut pas la foi en l'immutabilité de Dieu.

V. — La prière n'a pas de raison d'être si elle n'est pas, outre un simple élan de l'âme, une demande positive faite à Dieu.

VI. — La prière suppose la croyance au miracle.

VII. — Les discours de Jésus, dans l'évangile de Jean, ont été transcrits par un témoin auriculaire.